



# La Neuvième cible

Sniper contre sniper

**PAVEL KRENIEV**

# La Neuvième Cible

Pavel Kreniev

# La Neuvième Cible

TRADUIT DU RUSSE  
PAR THIERRY MARIGNAC

LA MAISON DE L'ÉCRITURE  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre  
à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-841-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

# 1

Ce tireur d'élite n'était sans doute ni moldave ni russe, il devait plutôt être un soldat de fortune, un mercenaire. Il possédait une excellente carabine de marque étrangère. Il ne tirait pas avec une arme dérobée dans les stocks de la 14<sup>e</sup> armée, mais avec une carabine de haute précision, calibre 7,65 mm, de classe supérieure italienne ou belge.

Il fallait que Nikolai Gaïdamakov s'en occupe sérieusement.

Le tireur d'élite qui se livrait à ce petit jeu du côté moldave – sur la rive droite du Dniestr – avait occasionné beaucoup de problèmes aux habitants de Tiraspol. Il avait tué six personnes en deux semaines, civiles et militaires. Deux d'entre elles étaient mortes sur le pont enjambant le Dniestr, les autres avaient succombé sous son feu aux abords du fleuve.

Il fallait s'en inquiéter. Le chef d'état-major de la 59<sup>e</sup> division Camokhvalov et le chef du service spécial de la division Chramko, où l'on avait expédié le major Gaïdamakov de Moscou, l'avaient déjà convoqué quelques fois et l'avaient pressé d'en finir : « Quand est-ce que tu vas enfin nous débarrasser de cette ordure ? La situation devient épineuse, et ce tueur terrorise la population. Finalement, on n'est même pas capables de protéger les gens. »

Nikolai avait tenté de répondre, mais que dire – les gens mouraient, et il n'arrivait à rien.

Dans le duel avec ce tireur d'élite, le chasseur de tireurs d'élite Gaïdamakov avait lui-même failli périr.

La tâche la plus importante était de trouver d'où venaient les tirs. Afin qu'ensuite, dans la position choisie pour faire feu, il ne soit pas nécessaire de balayer tout l'horizon des yeux et du viseur. Il n'existait qu'une

possibilité susceptible d'épargner au tireur de se faire tuer : lever sa carabine une seule fois, viser en une fraction de seconde un endroit délimité d'avance et tirer une seule balle, si on en avait le temps bien sûr. Il n'existe aucune alternative au tireur d'élite qui chasse ses semblables.

Nikolaï avait examiné attentivement chaque cadavre. La personne qui avait expédié la balle était un excellent tireur, et sa carabine était elle aussi excellente. À une distance de trois cents mètres, il visait et touchait exclusivement la tête. En étudiant les points d'impact et de sortie des balles, Gaïdamakov avait pu définir à peu près d'où venait le tir. Il y avait trois endroits possibles. Des portions de la rive droite du Dniestr s'étalant sur un kilomètre. Cependant, il avait réussi à déterminer avec une assez grande précision les lieux où les tirs avaient été effectués. Ils couvraient la rive sur environ cinquante mètres de long. Avec deux compagnons, Nikolaï avait roulé sur la rive gauche en voiture et avait photographié ces secteurs mètre par mètre, grâce à un appareil japonais, le genre d'appareils dont se servent les paparazzis omniprésents dans certains pays. Au laboratoire, les prises de vues avaient été montées toutes ensemble. On avait obtenu une image de bonne qualité de trois secteurs de la rive. Les photos avaient été agrandies, et on commençait à étudier les endroits où pouvait se nicher le tireur d'élite.

En principe, il pouvait se terrer n'importe où : n'importe quel arbre ou buisson, n'importe quoi à terre pouvait se révéler sa cachette. À l'époque où Nikolaï avait suivi l'entraînement de tireur d'élite, diverses couvertures de camouflage exotiques étaient à la mode – « esprit des bois », « sorcière des forêts ». Des fibres chimiques imitant très bien les herbes, les petits buissons, le foin et même les fleurs des champs étaient cousues sur le tissu. En fait, si le tireur se cachait sous une telle couverture étendue par terre, on pouvait très bien passer à côté sans le remarquer. Il y avait un seul inconvénient : la couleur du terrain diffère selon les endroits et, si le camouflage était aux couleurs de l'automne, se coucher dans les herbes estivales était du suicide. Voilà pourquoi Nikolaï n'utilisait jamais cet « esprit des bois » et s'efforçait toujours de se fondre dans le paysage, étudiant méticuleusement les postes de tir favorables.

Un long moment, Nikolaï examina le relief de la rive opposée qu'on voyait sur les photos, cherchant longtemps la niche du tireur d'élite qu'il lui fallait « éteindre » au plus vite. Cela lui semblait étrange, mais il ne se

disait jamais : « j'ai tué un tireur » ni « j'ai abattu le tireur d'une balle », non, il employait toujours le mot « éteindre ». Il ne savait pas comment cela lui était venu. Peut-être de sa répugnance à prononcer le mot « tuer » quand il s'agissait d'un humain. Quand même : tuer un humain ! Ou peut-être était-ce le fruit d'une forme de respect envers un égal, lui aussi maître de son art – un professionnel aguerri, rusé. De la même façon, les chasseurs professionnels du Nord et de la Sibérie ne disent jamais « j'ai tué un ours », ils ne se permettent pas ce genre de bravade, mais murmurent discrètement « j'en ai croisé un, je l'ai couché ». Ou « Je l'ai eu, le fauve », mais pas « tué ».

Lorsque Nikolaï étudiait la topographie et recherchait les postes de tir de l'adversaire, il écoutait toujours sa voix intérieure : où est-ce que je me serais planqué ? Et ça lui facilitait toujours la tâche, parce que tous les tireurs d'élite réfléchissent à peu près de la même manière.

Alors qu'apparaissaient les secteurs de la rive opposée d'où pouvait partir le feu ennemi, rien de particulier ne sautait aux yeux, partout s'étendait sensiblement le même paysage : la rive légèrement surélevée, de rares arbustes, des buissons malingres dressés comme des cheveux sur un crâne chauve.

Où pouvait se dissimuler ce tireur ?

La question était d'autant plus complexe qu'il pouvait se dissimuler partout – derrière n'importe quel monticule, buisson ou arbre. Cela semblait simple : se cacher derrière un objet quelconque et, lorsqu'apparaissait la cible, s'avancer, viser, tirer. Mais le tireur d'élite expérimenté savait que seuls les débutants se comportaient ainsi. Se dresser hors de sa cachette n'était possible pour un tireur d'élite que lorsqu'il se trouvait au milieu des combats, lorsque la bataille faisait rage de tous les côtés et que personne ne lui prêtait attention. Lors d'une chasse à l'homme en temps de paix, il connaissait la logique d'airain du métier : dès qu'une nouvelle protubérance surgissait sur les contours du terrain une balle filait immédiatement vers celle-ci, c'est-à-dire entre les deux yeux du tireur. Chaque tireur d'élite ayant déjà quelques cadavres à son actif est parfaitement au courant qu'on le traque ! Par conséquent, s'il souhaite rester en vie, ni son crâne, ni ses oreilles, ni son derrière ne doivent dépasser. Il doit savoir se fondre dans le terrain, terre, herbe, buissons et arbres, et parfois se glisser littéralement à l'intérieur. Durant

ces nombreuses heures de station allongée en position de tir, il faut avoir la force et l'entraînement pour ne pas faire le moindre mouvement imprudent, ne pas s'endormir, pour contrôler ses besoins naturels et prévoir comment se soulager en restant immobile et sans laisser de traces d'humidité.

S'appuyant sur son expérience personnelle et probablement son intuition, Nikolai Gaïdamakov parvint à définir sur les photos l'endroit où pouvait se cacher le « soldat de fortune ». C'était tout d'abord un petit amas de vieux pneus de voitures, un tas informe sur la rive opposée. Le tireur l'avait probablement créé lui-même, traînant, pour en faire un tas offrant dix cachettes, tous les pneus jetés dans les divers égouts de la ville.

Le deuxième poste de tir pouvait se trouver derrière un buisson de genièvre, petit, mais touffu, surmontant le sommet d'un monticule. Nikolai lui-même aimait se cacher derrière ce genre de buisson. Derrière celui-ci s'ouvrait sans aucun doute une petite tranchée creusée de nuit à l'aide d'une pelle de sapeur du génie, pour pouvoir y ramper sans se faire remarquer et, en cas d'urgence, en sortir de la même manière sur l'autre flanc de coteau.

Gaïdamakov se pencha longtemps sur la question du troisième poste de tir sans parvenir à des conclusions définitives. Il s'agissait d'un lambeau de terrain quasiment à nu du côté moldave devant le pont sur le Dniestr. Où pouvait se cacher le tireur dans un endroit pareil ? Étroit secteur de tir, ce territoire n'offrait aucun obstacle à l'observation. Peu de buissons, quasiment aucun arbre, des herbes rases et malingres. Des tas de sable sur le terrain, des cailloux, des bouts de bois, des déchets vestiges des crues du printemps. On ne distinguait sur cette surface qu'un anneau de béton d'un mètre balancé là par on ne sait qui. Du genre dont on construit les puits. Il gisait peut-être là depuis un millénaire, oublié de tous. Pour se cacher là-dedans, il fallait avoir perdu la tête ! Seul un gamin armé d'une carabine à air comprimé pouvait s'y planquer.

Pourtant le tireur d'élite avait tué deux personnes depuis cet endroit-là. En bref, Nikolai n'arrivait pas à déterminer, même vaguement, le troisième poste de tir.

Mais la nuit suivante, le « Roumain » (c'est ainsi que l'appelait Nikolai intérieurement) tua encore quelqu'un – un citoyen de Transnistrie. Il



était sorti très tôt promener son chien pour ne jamais revenir. C'était un retraité, d'où cette sortie à l'aube. C'est connu, les retraités se lèvent tôt. Il gisait sur le chemin de halage en bordure de la rive, la tête dans l'eau, une cigarette éteinte collée aux lèvres. Son chien, un setter irlandais, gémissait, assis près de lui. De la tête percée de part en part s'écoulait très peu de sang, car le cœur s'était arrêté instantanément, il était mort sur-le-champ.

Le chef d'état-major de la division Camokhvalov lui passa un savon en règle par téléphone, en se servant des mots les plus durs. Il lui dit qu'il avait reçu une délégation de la population locale. Les gens étaient scandalisés. L'armée laissait les civils à la merci d'un destin arbitraire. Il avait aussi reçu un coup de fil de l'état-major de l'armée qui lui promettait des sanctions, etc. Il lui donna un délai de deux jours. Il alla jusqu'à le menacer :

– Si tu ne nous débarrasses pas de ce voyou dans les deux jours, c'est moi qui vais m'occuper de toi. Major, tu es un incapable. Bon Dieu, à quoi peut me servir pareil émissaire ! Tu me gâches la vie ! Tu n'as rien à dire ?

– C'est que je ne sais pas quoi dire, camarade colonel. C'est de ma faute.

– Deux jours !

Avant de lui raccrocher au nez.

Le colonel devait obtenir sa troisième étoile, et il se trouvait que Nikolai freinait sa promotion. Que faire ? L'armée c'est l'armée.

Quelle garantie avait-il que le « Roumain » se remettrait en chasse dans les deux jours ? Peut-être qu'il allait se distraire avec une fille, ou se saouler, ou traîner au sauna. Et peut-être, évidemment, que, durant ces deux jours, sa conscience le rappellerait à l'ordre et qu'il cesserait de tuer ses semblables ?

C'était toutefois peu probable. Les tireurs d'élite mercenaires doivent aussi rendre des comptes. Quelqu'un fait pression sur lui aussi : donne-moi des cadavres ! Pourquoi est-ce qu'on te paie si cher ?

C'est précisément ce jour-là que Nikolai alla avec un camarade au magasin d'alimentation – un jeune lieutenant de la section de renseignement de la division, Vitali Nefedov. Ils achetèrent quatre bouteilles de bière et deux maquereaux fumés. Dans l'arrière-cour du magasin, ils s'emparèrent de trois caisses en bois ayant contenu des

conserves et partirent pour la rive du Dniestr, à peu près là où le tireur d'élite avait récemment abattu trois personnes. En face, sur l'autre rive, sur le coteau, on devinait le buisson de genièvre d'où, selon toute vraisemblance, celui-ci avait tiré.

La logique de Gaïdamakov était d'une simplicité biblique : le « Roumain » devait changer de position. Il en restait deux à sa disposition – un buisson et un endroit encore indéterminé près du pont.

Il n'y avait pas beaucoup de choix. Nikolaï décida de faire son nid ici.

Ils installèrent les caisses à découvert sur la rive, sur un petit monticule tout près de l'eau. Deux caisses en guise de chaises, une – au milieu – en guise de table. Ils partagèrent le poisson, versèrent de la bière dans des gobelets en plastique et restèrent sur place un long moment, bavardant de choses et d'autres.

Nikolaï étudiait la position.

De la caisse posée plus haut partait une pente douce à l'opposé de la rive. C'est là qu'on pouvait creuser un petit sillon. C'est là que son camarade s'allongerait derrière la caisse, se faisant passer pour un tireur à l'affût et servant d'appât.

Où pouvait-il s'embusquer, lui ?

Ah, voilà. À environ trente mètres, également sur la rive, se dressait un gros sapin. Près du tronc, du trèfle en fleurs. À présent, il comprenait comment il allait masquer sa présence et son fusil. Pourtant, Gaïdamakov répugnait à établir ses positions derrière des arbres, des souches, ou des buissons. Ses endroits favoris – presque plats, négligeables, inattendus, où le regard ne s'accrochait à rien.

Pour l'instant Nikolaï n'avait pas peur d'être mis en joue par le « Roumain ». L'expérience enseignait que le « soldat de fortune » ne chassait qu'en soirée, au crépuscule ou à l'aube, c'est-à-dire lorsque sur la rive ne circulait aucun badaud, quand il n'y avait que des cibles solitaires.

Gaïdamakov ne voulait plus qu'une chose à présent : que le « Roumain » remarque les caisses sur l'autre rive.

Lorsqu'ils s'en allèrent, Nikolaï ne s'inquiéta que d'une chose : pourvu que personne n'embarque les caisses.

En ville, dans un jardin botanique, il arracha du trèfle en fleurs, qu'il enveloppa de papier, et que chez lui, le soir, il colla sur sa tenue de camouflage, entourant le canon et la culasse de son SVD d'un fil vert tout

simple : sous la lune, le nylon prend toujours un léger éclat.

À la tombée de la nuit, à l'heure où sur le Dniestr et ses rives une chape d'ombre épaisse se dépose, il s'installa avec son camarade Nefedov au poste choisi.

Il aida Nefedov à préparer son faux affût. Dans un silence quasi absolu ils creusèrent à la pelle de sapeur une petite tranchée dans laquelle le lieutenant pouvait tenir allongé, s'étaler de tout son long en restant caché. Ils mirent la terre dans un poncho imperméable et s'en débarrassèrent plus loin, à l'écart. Dans le cageot reposant au bout de cette tranchée, Nikolaï brisa délicatement la latte inférieure et glissa la carabine de Nefedov dans l'embrasure pratiquée. Il avança légèrement la lunette de visée pour que rien ne fasse obstacle. La tâche de Nefedov, allongé au fond de la tranchée, était de ne pas se montrer et, uniquement sur ordre, tenant le fusil par la sangle, d'agiter presque imperceptiblement la lunette pour créer un éclat de lumière. L'illusion pouvait sembler parfaite : un tireur était très bien masqué derrière un cageot et il était difficile à repérer. Et, simultanément, un tireur expérimenté le repèrerait immédiatement. Ce que Nikolaï exigeait de Nefedov.

Nikolaï, quant à lui, alla s'allonger sous le sapin. Il avait également creusé une tranchée, avait dissimulé son vieux et fidèle SVD dans les herbes. Il avait vérifié que le cache était suffisamment baissé sur la lunette pour que la lentille avant ne livre aucun reflet à la lueur de l'aube. Il avait engagé son chargeur avant de s'installer à son poste et mis une balle dans le canon. Peu avant le jour, lorsque les oiseaux chantent, il ôta le cran de sécurité et ce léger bruit métallique se noya dans le vacarme des eaux, du vent et des oiseaux. En position de combat, le moindre bruit métallique pouvait se révéler porteur de mort : depuis peu, les tireurs d'élite se servaient d'appareils d'écoute – des disques noirs, ressemblant aux radars de l'époque de la guerre. Le tireur d'élite est embusqué dans la nuit, se préparant à sa chasse matinale, et étudie tous les sons, les écouteurs sur les oreilles. La portée de l'appareil est de deux cents mètres, on peut entendre des cris de souris. Un bruit métallique impromptu signifie que l'ennemi est en face, prêt à tirer.

Gaidamakov avait équipé Nefedov d'un système de communication Converse. Un truc très commode : un récepteur léger dans la poche, des écouteurs sur les oreilles, un petit micro devant la bouche. Il diffusait très

bien les chuchotements.

Bien entendu, ils s'étaient mis en position bien trop tôt. Gaïdamakov ne doutait pas du fait que le « Roumain », s'il venait aujourd'hui, ne se montrerait que juste avant l'aube. C'était simple : tout était prêt depuis longtemps, il s'était habitué à cet endroit, il réussissait et n'avait pas connu le moindre échec.

Tandis que pour Gaïdamakov, c'était l'inverse – il était embusqué là pour la première fois.

Cinq heures de demi-sommeil, de demi-vigilance. De courtes phrases de contrôle à l'adresse de Nefedov : « ne te montre pas », « n'agis que sur ordre ».

Il était posté derrière Nefedov, un peu sur le côté, à trente mètres, environ deux mètres au-dessus du lieutenant.

Le froid du matin s'appesantissait. Quelque part en amont, assez loin, le long chant du premier coq retentit, toutefois très nettement. Sur la rive opposée, les oiseaux réveillés par la fraîcheur de l'aurore entonnèrent leur gazouillis. Le jour mit encore longtemps à se lever, le soleil ne montait pas à l'horizon, mais à l'est du côté de la ville plongée dans l'ombre, sa lueur blanche commençait à se diffuser dans toute son ampleur matinale. Au-dessus de la rivière flottaient des nuages de rosée en suspens.

La rive opposée était difficile à observer. Le buisson de genièvre resta longtemps invisible. Et soudain, à travers l'humidité du matin, on commença à distinguer ses contours.

Dans un chuchotement, Gaïdamakov ordonna :

– Agite ta lunette de visée.

Docilement, Nefedov remua sa carabine de droite à gauche en la tenant par la sangle.

Nikolaï observait attentivement le buisson à travers le verre de la lentille. Il était semblable à la veille – aucun signe de changement, pas la moindre brindille pointant de travers. Un buisson !

– Ne bouge plus, ordonna Nikolaï.

Le lieutenant s'exécuta.

Aucun mouvement sur l'autre rive. Une dizaine de minutes plus tard, il lui donna le même commandement :

– Remue.

La lunette de visée de Nefedov recommença à bouger, comme s'il

cherchait une cible sur la rive d'en face – typique du tireur d'élite très bien masqué, mais ne sachant rien de son gibier.

Brusquement, à la base du buisson du côté gauche, des branches semblèrent agitées d'un imperceptible mouvement. Avant de se figer. Ensuite, toute une masse de branches se mit à remuer très lentement, et un petit cercle vide apparut. La lunette de visée !

Gaidamakov captura instantanément la lunette de visée du « Roumain » dans la ligne de mire de la sienne. Mais où était la tête, il n'y avait donc que la lunette ? Alors, derrière la lunette, quelque chose de gris-vert et de rond se mit à ramper.

– Voilà la tête, se dit Nikolai en appuyant sur la détente.

Il agissait par automatisme : il corrigea le tir vers le bas (l'image était surélevée par la brume de la rivière) et visa deux centimètres à droite de l'objectif. La balle atteignit le « Roumain » entre les deux yeux.

Tandis qu'il appuyait sur la détente, Nikolai suivait déjà des yeux l'éclair du coup de feu du « Roumain ». Celui-ci avait tiré quelques secondes avant lui. Et la balle avait percuté exactement la lentille de la lunette de visée du lieutenant Nefedov. Heureusement, celui-ci était plaqué au fond de sa tranchée, et le projectile passa au-dessus de lui. Le « Roumain » était un excellent tireur. La puissance de l'impact de balle projeta la carabine du lieutenant en arrière.

À Tiraspol, aucun événement n'échappait aux commérages des commerçants du marché. Il n'existait aucun secret pour eux.

Le jour même, les femmes des officiers envoyées spécialement au marché rapportèrent les nouvelles : du côté moldave on déplorait la mort d'un tireur d'élite, et le commandement moldave allait envoyer le cadavre dans sa patrie, en Roumanie.

Par la suite, Nikolai s'étonna : il avait deviné la nationalité du tireur.

Le chef d'état-major Camokhvalov traîna Gaidamakov jusqu'au commandant de la division et, en présence de ses adjoints avec le chef du service spécial, Chramko lui témoigna sa reconnaissance et lui promit une décoration « pour accomplissement d'une série de tâches essentielles ».

– Enfin, se réjouit-il, notre division s'est débarrassée d'un ennemi dangereux.

Sur recommandation de Nikolai, on félicita également le lieutenant

Nefedov.

La Transnistrie, région fleurie, traversa au début des années 1990 une période de graves troubles. Cette république devint l'épicentre de contradictions dont elle n'était pas l'origine, surgies des péripéties historiques, du caillot sanglant de problèmes qui se forma à la suite de l'effondrement de l'URSS.

Pendant toute son histoire, cette terre fut en pratique un État indépendant dont l'appartenance aux ensembles de la Grande et Petite Russie n'était que formelle. Après les bouleversements dus à la Première Guerre mondiale, en 1918, la Roumanie annexa la Bessarabie, auparavant région de l'Empire russe. En 1940, l'URSS reprit le contrôle de la Bessarabie, dont une partie porte le nom de Moldavie, tandis que quelques-unes de ses régions étaient rattachées à l'Ukraine. La Transnistrie fut pour sa part rattachée à la Moldavie.

Après la fin de l'URSS, la Moldavie recommença à graviter autour de la Roumanie. Dès 1988, un groupe de nationalistes moldaves et certains intellectuels créèrent une organisation appelée Front populaire, dont la tâche était de « roumaniser » la population moldave : interdiction de la langue russe, passage à l'alphabet latin, unification de la Roumanie et de la Moldavie. Une rupture de ses relations avec ses autres voisins se dessinait.

Lorsque, dans les entreprises, les institutions et les écoles, on commença quasiment par la force à obliger les gens à parler non plus le russe, mais le moldave, et à rédiger tous les documents en alphabet latin, le peuple de Transnistrie descendit dans la rue pour manifester ; une explosion de colère menaçait. À l'automne 1991, environ deux cents

entreprises se mirent en grève pour protester contre la roumanisation, avec le soutien de quatre cents autres, toutes déclarant qu'elles étaient prêtes à s'opposer à la Moldavie. Une vague de protestations populaires déferla sur la république. Les premières escarmouches entre partisans de la Roumanie et partisans de Moscou eurent lieu dans la rue. Dans les entrailles de cette oasis de paix et de calme, d'amitié jusque tout récemment multinationale et multiconfessionnelle, naissait une atmosphère de haine. Le monde se déchira suivant les scénarios des officines secrètes des « amis jurés » de la Russie – les États-Unis et d'autres pays occidentaux. Le coup principal fut porté à l'URSS. Il fallait ruiner la puissance militaire et économique de ce pays dans un seul but : créer un monde unipolaire dirigé par l'Occident, avec les États-Unis à sa tête. Pour cela, il fallait démembrer l'URSS morceau par morceau, en arracher les confins, créer en son sein et parmi ses alliés une atmosphère de chaos incontrôlable. Le pêcheur expérimenté le sait : il est plus facile de ferrer le poisson en eau trouble que dans une eau transparente. C'est ainsi que naquirent ces circonstances particulières.

On avait prévu pour la Transnistrie, ce pays toujours vert aux vignobles ensoleillés, un rôle de petit chien bien dressé au long pelage, qui devait rester assis dans la niche moldave sans japper ni montrer les dents.

On alla plus loin par la suite. En juin 1990, le Conseil supérieur de la République socialiste soviétique de Moldavie, déclara la fondation de 1940 illégale et prit le nouveau nom de République moldave. La Transnistrie, naturellement, dut rester au sein de la nouvelle Moldavie.

En guise de riposte, le Congrès extraordinaire des députés du peuple de Transnistrie proclama au mois de septembre la création de la République de Transnistrie avec pour capitale Tiraspol.

Le train des événements s'emballa. En octobre, le chef du gouvernement moldave, Mircea Druc, forma un détachement de volontaires, lui distribua des armes et l'envoya prendre d'assaut la ville de Doubossar en Transnistrie. Le but de l'assaut était de s'emparer de la ville pour en faire la capitale de la Transnistrie moldave. Les habitants de la ville barrèrent la route qui menait au pont. Les volontaires ouvrirent le feu à l'arme automatique sur cette foule désarmée. Les premiers citoyens de Transnistrie périrent, le premier sang fut versé.

Le 27 août 1991, la Moldavie annonça sa sécession de l'URSS et entama



dès lors une politique de provocations systématiques à l'égard de la Transnistrie. Le président et quelques députés de Transnistrie furent arrêtés. Ils furent tous placés en détention à la prison de Chisinau. On orchestra des provocations massives à l'encontre des habitants et des dirigeants de cette république.

Les premiers tireurs d'élite apparurent dans les villes, tirant aux endroits très fréquentés depuis les greniers, les toits et par des embrasures.

Les gens prirent peur à l'idée de sortir dans la rue, d'aller travailler ou de faire leurs courses, une atmosphère de panique et de chaos s'installa.

La Transnistrie attendait du secours de Moscou. Mais les États-Unis avaient assis sur le trône moscovite un homme qui conduisait les affaires non dans l'intérêt de la Russie, mais au profit de ses patrons américains.

La Transnistrie resta longtemps seule face à ses sanglants problèmes.

Après l'effondrement de l'Union soviétique, le marché de Tiraspol présentait des allures de foire. Dans ce vacarme où retentissaient des voix multiples, au-dessus d'un quartier central de la ville, résonnaient toutes les langues de la tour de Babel. La foule des citadins et des nouveaux arrivants se baguenaudait le long des rangées d'échoppes bourrées d'articles en tous genres, et les vendeurs – les marchandes et les marchands – criaient, en écorchant le russe avec les accents moldaves, ukrainiens, baltes et juifs, pour vanter les mérites et qualités de ce qu'ils offraient. On pouvait acheter ici tout ce qu'on voulait, du cure-dents à la plus récente mine antipersonnel de fabrication américaine. Le commerce de la drogue et des armes y était presque ouvertement florissant. Les pistolets TT et les fusils d'assaut Kalachnikov étaient particulièrement répandus. On les piquait à tour de bras dans les magasins de la 14<sup>e</sup> armée. Il eût été étrange qu'il en soit autrement : les militaires ne touchaient pratiquement plus de solde, il fallait bien qu'ils nourrissent leurs familles.

Nikolaï Gaïdamakov aimait cet endroit. Quand il avait du temps libre, c'était presque toujours au marché qu'il allait. C'est ici, dans ce brouhaha de voix, qu'on ressentait l'esprit du temps, le pouls vital de toutes les régions frontalières de la Transnistrie. Dans leurs conversations, les gens cancaniaient à propos des difficultés de leur vie actuelle, et Gaïdamakov apprenait comment on survivait en Ukraine, dans les pays baltes, en Moldavie, et aux divers confins de la Transnistrie. En général, là où règne le commerce il n'y a pas de place pour les inimitiés nationales, c'est le goût international pour le lucre et la tromperie qui domine.

Les yeux de l'adolescent étaient écarquillés, on y lisait l'horreur, sa bouche ouverte était figée sur son visage. Il fendait la foule à coups de pied et coups de coude. Il se précipitait droit sur Gaïdamakov. Sa chemise était déchirée à l'épaule, il tenait une côte de bœuf dans la main, l'os dépassait sur le côté. De sa main droite, le gamin se frayait un chemin dans le flot humain. Un homme d'aspect oriental courait à une quarantaine de mètres de lui ; corpulent, il respirait avec difficulté, son tablier sale était couvert de sang, il agitait un hachoir à viande, glapissant des malédictions inarticulées à l'adresse du petit voleur.

Nikolaï s'écarta vivement, l'adolescent et l'homme au hachoir le dépassèrent.

– Il fallait l'arrêter ! Pour quoi ne l'avez-vous pas stoppé ? dit une voix de femme toute proche.

C'était une marchande de vêtements de laine. Blonde et assez maigre, elle jetait un coup d'œil réprobateur, presque indigné sur Gaïdamakov.

– Ce vaurien est tout le temps là à nous chiper quelque chose. Il faut les punir !

Nikolaï s'abstint de lui démontrer ou expliquer quelque chose : *J'avais pitié de ce va-nu-pieds, il avait faim... et cet homme allait le découper avec son hachoir...*

Sur le chemin du retour, il se souvint brusquement : il lui fallait acquérir un chandail de bonne laine – il passait parfois des nuits fraîches, allongé sur une terre mouillée. Ce fut ainsi qu'il se retrouva encore chez la marchande blonde.

Malgré lui, il pensa : elle va se remettre à râler, me faire des reproches sur le même, mais elle ne dit rien et sembla même lui adresser un sourire du coin des lèvres.

Elle l'aïda à choisir le chandail.

– À mon avis, dit-elle, cette couleur vous ira bien.

Elle lui tendit un chandail dans les tons blanc et bleu.

– Il est épais, mais d'excellente qualité, tricoté à la main. Vous n'aurez pas froid en hiver.

Ses intonations dénotaient clairement un accent des pays baltes – elle prononçait les *l* très délicatement, les rendant à peine audibles. Sa voix quant à elle trahissait un souci spécifiquement féminin.

Depuis le départ de sa femme deux ans auparavant, Nikolaï avait

complètement oublié le son du souci féminin.

Il acheta le chandail et une paire de grosses chaussettes et rentra d'excellente humeur au foyer des officiers.

Deux jours plus tard, il retourna au marché. Il dénicha le bon emplacement et entra dans l'échoppe.

– Bonjour, dit Nikolaï d'un ton enjoué. Je suis revenu vous voir.

Étrangement, elle le reconnut.

– C'est très bien que vous ayez décidé de revenir.

Et elle lui fit un véritable sourire.

– Ça me plaît, quand un homme revient.

À la fin de la journée, Nikolaï alla la chercher ; ils marchèrent ensuite un long, long moment sur la rive du Dniestr, dans les allées ombragées du parc adjacent, et bavardèrent longtemps.

Ils avaient beaucoup de points communs.

Le 14 mars 1992, le général-lieutenant Youri Netkatchev, commandant la 14<sup>e</sup> armée de troupes combinées déployée en Transnistrie, se rendit en vitesse dans la ville de Parkana, où l'un des bataillons du génie composant son armée tenait garnison.

Devant son détachement grondait un meeting rassemblant plusieurs milliers de personnes, des habitants de la ville, des cosaques, des militaires. Les principaux orateurs étaient le chef de l'État de la République de Transnistrie, Igor Smirnov, et la présidente du comité de grève, Galina Andreïeva. Avec d'autres intervenants, ils marquaient du sceau de l'opprobre général le commandement de la 14<sup>e</sup> armée qui ne se décidait pas à distribuer des armes aux citoyens, les laissant sans défense face à l'agression moldave.

Le général Netkatchev tenta lui aussi de parler aux manifestants ; il les appela au calme et à l'ordre public, mais ils ne lui laissèrent pas la parole.

Dans un discours enflammé, Galina Andreïeva les appela à prendre la caserne d'assaut, et le peuple, bousculant les sentinelles, se rua pour s'emparer des dépôts d'armes.

En quelques minutes, les entrepôts, les salles et pyramides d'armes de la caserne furent pillés. On emporta mille trois cent sept fusils d'assaut et mitrailleuses, deux cent cinquante-cinq pistolets et un demi-million de leurs munitions, un grand nombre de mortiers, de mines, d'explosifs, d'obus... On prit tout ça pour le distribuer ensuite à la population, aux cosaques, aux soldats du feu, aux milices populaires.

Le peuple s'était emparé des armes et se mit bientôt à en faire usage. Chaque soir sur les rives du Dniestr et dans toute la Transnistrie

retentissaient des fusillades, interrompues par les hurlements d'ivrognes des cosaques, des militaires, des miliciens. Des « règlements de comptes » avec les Moldaves, des bagarres de poivrots, et des banquets improvisés dégénéraient. La population civile cessa de se promener dans les parcs, les mères ne laissaient plus sortir leurs enfants. La police tentait autant que possible de ne pas se mêler de ces errements. Une peur insurmontable et inconnue jusqu'alors planait sur cette république.

Tout cela était aggravé par la trahison de la Russie. Dirigée par des protégés de l'Amérique, celle-ci montra un mépris inouï pour son propre peuple.

Le 23 mars 1992, le ministre de la Défense russe, le maréchal des Forces aériennes Chapochnikov signa l'ordre de remettre tous les équipements militaires des troupes déployées sur la rive droite du Dniestr à la République de Moldavie. Celle-ci s'appropriera d'un seul coup des milliers d'armes lourdes et légères, des tanks, de l'artillerie, et même une escadrille de chasseurs entièrement équipée, composée de trente et un avions de guerre Mig-29.

Chapochnikov savait de surcroît très bien que la Moldavie avait un pied en Roumanie et que celle-ci s'efforçait d'entrer dans l'OTAN. La Transnistrie cherchait à s'unir à la Russie, mais Chapochnikov ne lui concédait rien, pas une cartouche.

Tels étaient les généraux du pays que dirigeait un président alcoolique.

La Transnistrie, dont personne ne se souciait, abandonnée par tout le monde, seule face à la Moldavie et la Roumanie prêtes à la mettre en pièces, demanda ouvertement soutien et défense à la Russie, cherchant même de toutes ses forces à y être rattachée. Cet élan était soutenu sans conteste par le peuple russe, mais les dirigeants russes n'obtinrent pas l'approbation des États-Unis. Agitant la queue devant ceux-ci tout en craignant de provoquer la colère de son peuple, Eltsine et sa kermesse tentèrent de faire bonne mine devant la population de Transnistrie. Dans ce but, ils expédiaient régulièrement dans ce pays toutes sortes de délégations. Le vice-président Routskoï, son conseiller Stankevitch et l'adjoint du ministre de la Défense Kozyrev se rendirent dans le pays. Ils prononcèrent tous des bêtises pontifiantes et bienveillantes, ils promirent tous « de ne pas faire de tort à un peuple frère », et ça s'arrêta là. La Transnistrie ne bénéficia d'aucune aide.

Qui plus est, sur l'insistance d'Eltsine, on signa un traité d'armistice entre la Moldavie et la Transnistrie. En conformité avec celui-ci par exemple, la ville de Bendera enleva tous les barrages de son territoire, désarma ses organisations militaires et paramilitaires, entreposant les armes dans des casernes contrôlées par les observateurs moldaves.

Aussitôt après la signature de cet accord où la Transnistrie déposait les armes de fait, la Moldavie entama un pilonnage d'artillerie sur tous les secteurs cruciaux de la Transnistrie. Ayant cru à la trêve, la population civile fut massivement victime de ce bombardement.

Le 20 mai, dans la région de la bourgade de Korjovo, le pilonnage d'artillerie moldave causa encore dix victimes innocentes.

Jusqu'au mois de juin, les efforts du camp moldave se concentrèrent sur la prise de Doubossar. Le feu de l'artillerie s'abattit quotidiennement sur cette ville et ses défenseurs. Le 7 juin, la Moldavie bombardait la centrale hydroélectrique de la ville. Le transformateur fut touché et trente tonnes d'huile se répandirent dans le Dniestr.

Lorsque les détachements blindés de la 14<sup>e</sup> armée s'approchèrent de Doubossar, la situation changea. Les Moldaves décidèrent de s'emparer des villes de Bendera, Kopana et Varnitsa sur la rive droite du Dniestr pour aligner le front et revenir aux frontières de 1940 qui lui auraient permis de se rattacher à la Roumanie.

Le 19 juin, l'armée moldave passa à l'offensive. L'artillerie pilonna tout le front, les lance-roquettes Grad et les batteries de mortiers. Près de huit mille personnes participèrent à l'offensive du côté moldave. Il y eut des affrontements massifs et des combats de rue.

Les Moldaves attaquaient avec vivacité et détermination, et les Transnistriens ne disposaient pas des forces suffisantes pour résister au déferlement. La 14<sup>e</sup> armée se garda d'intervenir. Le commandant Netkatchev obéissait au vieux principe militaire « reste dans ton trou, tu n'auras pas de victimes ». Et l'armée ne bougea pas de ses casernes. Ses soldats dormaient paisiblement dans le vacarme de la canonnade moldave, les impacts d'obus tuant la population civile et les combattants de Transnistrie.

À ce moment-là, venu de Moscou, le général-colonel Makachov, encore tout récemment commandant en chef des forces de l'Oural et député du Conseil supérieur russe, se trouvait en Transnistrie. Avec Galina

Andreïeva et la grande foule de femmes qu'elle dirigeait, il tapa sur le moral des détachements de la 14<sup>e</sup> armée basés à Tiraspol et, sur leurs instructions, les officiers et soldats sortirent dix tanks et quatre blindés de transport de leurs garages pour les mener au combat contre les Moldaves.

Cet équipement permit de gagner les premiers combats. Au soir, l'adversaire fut repoussé et la ville de Bender, reprise. Pour la première fois, les Moldaves subirent de lourdes pertes en hommes et en matériel.

Mais la guerre ne cessa pas pour autant. Le feu de toutes sortes d'armes retentissait dans toute la Transnistrie comme un implacable cauchemar.



Le tireur d'élite avançait vers sa position, son poste. Il marchait avec assurance, tranquillement, fredonnant une chansonnette idiote. Il ne se distinguait en rien de la population ordinaire : des vêtements de tous les jours, ni clinquants ni sales. Il portait un sac léger en bandoulière, son regard n'était ni inquiet ni soucieux.

S'il avait croisé une bagarre sur son chemin – ou une querelle –, ou un malheur quelconque, il aurait continué sans ciller. Le tireur d'élite qui travaille de jour ne doit pas interférer, se distinguer, ni laisser le moindre souvenir aux passants. Personne ne doit se le rappeler. Il est venu, il a disparu, il n'existe pas et n'a jamais existé.

Avant de s'engouffrer dans l'entrée d'un bâtiment, le tireur d'élite passa sur la place située sur le côté dudit bâtiment. C'est ainsi que les tireurs d'élite choisissent l'endroit d'où ils pourront tirer sur la foule – ils traînent en ville dans les endroits où les gens se massent, et c'est de là qu'ils observent les immeubles environnants, les toits, les fenêtres de grenier, les bouches d'aération, les vasistas... Ils observent d'où ils pourraient tirer de la façon la plus inattendue et inaperçue qui soit, avant de se cacher et d'échapper aux regards.

Il n'avait encore jamais travaillé là, il n'avait donc pas à craindre de feu adverse depuis le bâtiment d'en face. Ici, tout était tranquille.

Seuls parvenaient les coups sourds des déflagrations d'obus à l'extérieur de la ville et, dans celle-ci, tantôt éloignés, tantôt proches, la tambourinade cinglante des rafales d'armes automatiques, le claquement sec des coups de feu isolés des carabines. C'est ainsi que se poursuivaient les échanges de coups de feu dans la rue entre combattants moldaves et

provocateurs locaux se dissimulant au sein de la population.

Sur la place les parterres étaient en fleurs, le long des deux allées bruissait le feuillage des marronniers. Très peu de monde : une grand-mère poussait lentement une voiture d'enfant, des adolescents se baguenaudaient, de rares passants allaient et venaient, près du chemin vicinal un petit soldat courbé sur un moteur farfouillait quelque chose sous un capot.

« Voilà ma cible », pensa le tireur d'élite avant d'aller prendre position.

Il travaillait à Tiraspol depuis le début de cette pagaille il y a déjà plusieurs mois et connaissait pas mal la ville. Il l'aimait bien, même, cette ville couverte de jardins et d'arbres, à l'odeur de cerises et de châtaignes, de lilas et de poires, avec sa population profondément pacifique que rien ne prédisposait à la guerre.

Le tireur d'élite en personne projetait de vivre un jour dans une douillette ville du Sud vinicole parmi des habitants débonnaires, rappelant des personnages de contes pour enfants simples. Mais ce serait pour plus tard.

Il avait pour l'instant un travail de nature toute différente.

Le tireur d'élite aimait beaucoup les bâtiments à entrées multiples. Et il travaillait toujours dans des immeubles en comportant au moins trois. Dans les cas extrêmes, au moins deux. Il était formellement déconseillé de pénétrer dans un bâtiment par une entrée et de ressortir par la même : la probabilité qu'on se souvienne de lui et que son signalement circule ensuite dans tous les postes de police était trop forte.

En outre, la fenêtre d'où le tireur d'élite fait feu est presque toujours repérée par un passant. Naturellement, on finira par interroger tous les habitants de l'immeuble en question : quelqu'un aura remarqué quelque chose, ou un individu quelconque.

Il commença par l'entrée sélectionnée pour sa fuite, monta au dernier étage et vérifia que personne n'ait posé de cadenas sur la trappe menant au grenier. Non, tout était normal.

– L'habituel bordel soviétique, pensa le tireur d'élite, et c'est bien ainsi, ça me facilite la vie.

Il redescendit, dépassa deux entrées d'escalier, puis monta.

L'habitude des villes soviétiques d'après-guerre, élever des pigeons au dernier étage, n'avait pas encore disparu à Tiraspol. Ceux-ci nichaient

dans de nombreux greniers. C'était toujours un gros problème. Tout d'abord le grenier était d'une saleté répugnante à cause d'eux, on se maculait toujours de leurs excréments ; ensuite il y avait forcément un hurluberlu au cœur compatissant pour s'en occuper. L'hurluberlu pouvait survenir sans crier gare. Il fallait alors le descendre lui aussi, et c'était vraiment un souci superflu. Troisièmement, quand il faisait feu, les pigeons étaient effrayés par la détonation, et il s'ensuivait un effrayant remue-ménage. On repérait tout de suite l'endroit où le tireur d'élite avait opéré.

Il n'y avait pas de pigeons dans ce grenier-là.

Le tireur d'élite alla au fond du grenier. Dans un coin, il écarta deux vieilles planches poussiéreuses, replia le coin du rembourrage collé à la cloison et en tira sa carabine cachée là la nuit de l'avant-veille.

Il essuya la poussière de la carabine et de sa lunette avec un chiffon. Vas-y, ma glorieuse Swarovski, au boulot !

Il tordit les clous rouillés sur le cadre du vasistas, ôta la vitre et, par l'embrasure, glissa sa carabine, mit son œil à la lunette, cherchant sa cible. Il décida qu'il tuerait trois personnes le jour même, pour gagner une somme confortable, justifier sa réputation chez les recruteurs roumains et défrayer la chronique en ville, créer la panique, de sorte que les gens n'osent plus sortir se promener sur le boulevard. On était en guerre, pour quelle raison se promenaient-ils...

Où étaient ses cibles ?

Il vit le petit soldat... qui farfouillait encore son moteur en panne. Maintenant, attendre un peu, faire une pause. La grand-mère se baladait... Peut-être, l'enfant dans la poussette ? Pourquoi pas, la grand-mère avait déjà vécu son content sur terre...

Voilà une cible ! Un jeune couple sur un banc. Comme la fille se pressait contre lui... Vous finirez de vous aimer dans l'autre monde...

Le petit soldat tomba d'abord la tête la première dans le moteur, avant de glisser lentement jusque sur l'asphalte.

Lorsque le jeune homme sursauta et cria, la jeune fille ne comprit pas tout de suite ce qui se passait, et passa tendrement la main à l'endroit de sa poitrine dont jaillissait brusquement un liquide rouge. Elle leva la main vers son visage et criait déjà quand elle reçut une balle dans la tête. Elle laissa tomber son visage juste à l'endroit d'où jaillissait le sang de son

amoureux.

– Bon travail, pensa le tireur d'élite avant d'aller tranquillement vers la sortie. Deux entrées d'immeuble plus loin.

La grand-mère détourna un peu la tête en passant devant le couple. Elle n'avait pas envie de troubler leur étreinte. Elle aussi avait été jeune autrefois.